

Une guerre civile. En France

Vengono qui ristampate le recensioni uscite in lingua francese – prima e dopo la traduzione (2005) – riunite per noi dall'amico e collega prof. Henry Roussel, che ringraziamo ricordando che il suo dialogo con Pavone, iniziato anche prima della pubblicazione della traduzione, è proseguito in due importanti volumi da lui più di recente pubblicati: *La dernière catastrophe. L'histoire, le présent, le contemporain*, Gallimard, Paris 2012 e *Face au passé. Essais sur la mémoire contemporaine*, Belin, Paris 2016.

Comment l'Italie s'est libérée du fascisme¹ par Paul Dietschy

Une «guerre civile», mettant aux prises dans un combat fratricide les «partisans» et les fascistes : est-ce ainsi qu'il faut interpréter la libération de l'Italie entre 1943 et 1945? C'est la lecture du grand historien résistant Claudio Pavone, dont le maître livre vient d'être traduit en français.

Presque quatorze ans après sa publication en Italie, la traduction de l'ouvrage de Claudio Pavone *Une guerre civile* offre enfin la possibilité au lecteur français de juger sur pièce ce monumental travail. Véritable pavé dans la mare, cette somme est venue infléchir, au début des années 1990, une partie de la doctrine officiellement partagée par les partis au pouvoir depuis 1947, la Démocratie chrétienne (DC) et le Parti socialiste (PSI), et par l'opposition de gauche, le Parti communiste italien (PCI). Au point qu'on a parlé à son propos de «révisionnisme de gauche».

Jusque-là, la lutte menée entre septembre 1943 et mai 1945 par les «partisans» contre l'armée de Hitler et les soldats de Mussolini avait été présentée comme une guerre de libération nationale et un combat antifasciste. Guerre de libération face aux troupes allemandes qui avaient envahi la péninsule à la suite de l'armistice signé avec l'Angleterre et les États-Unis par le gouvernement Badoglio le 8 septembre 1943. Guerre antifasciste, contre Mussolini, installé à Salò à partir du 25 juillet 1943 à la tête d'un État fantoche.

1. In "L'histoire", 297, aprile 2005.

Dès le 10 avril 1945, le PCI avait diffusé les directives d'une insurrection nationale qui devait amener les forces nazies et fascistes à «*se rendre ou périr*». Six jours plus tard, le mot d'ordre était repris par le Comité de libération nationale de Haute-Italie CLNAI, qui regroupait les partis politiques engagés dans la Résistance: le PCI, le Parti d'action (PA), le Parti socialiste (PSI), la Démocratie chrétienne et le Parti libéral. A partir du 18 avril, une multitude d'opérations étaient menées contre l'ennemi. C'est dans les métropoles du «triangle industriel» qu'ont eu lieu les faits d'armes les plus marquants. Milan, «capitale de la Résistance», fut reprise par les partisans dès le 25 avril – cette date restera celle de la «libération» du pays.

Tout en libérant les villes du Nord, l'épopée victorieuse des 250.000 partisans avait jeté les fondations politiques et morales de la première République italienne et de sa Constitution, votée en 1947. Loin de contester l'essentiel de cette vision de l'œuvre de la Résistance, Claudio Pavone en propose une version beaucoup plus complexe et critique. Pour lui, il faut décomposer la lutte partisane en «trois guerres»: patriotique, civile et de classe.

Le combat fut patriotique dans la mesure où se jouait l'identité nationale italienne, évaporée jusque-là dans les aventures extérieures mussoliniennes et la rupture de l'alliance germanique. L'action partisane prit aussi l'allure d'une guerre civile: elle était lancée contre d'autres Italiens et visait à l'établissement d'un ordre politique nouveau, à la liquidation de l'héritage fasciste. Enfin, pour une partie de la Résistance, communiste et socialiste surtout, la guerre déclarée au fascisme fut aussi un combat révolutionnaire contre la bourgeoisie transalpine, coupable d'avoir soutenu le régime.

De l'écheveau des trois guerres, Claudio Pavone tire les fils de l'engagement partisan et de sa complexité: depuis les motivations contradictoires du choix initial, entre résistance, fascisme et attentisme, jusqu'à la violence subie mais aussi infligée par les partisans, analysée sans concession. Car la libération des villes a été ponctuée de jugements expéditifs et d'exécutions sommaires qui causèrent la mort d'environ 12.000 personnes, fascistes ou supposées telles. Toutefois, en insistant sur les dimensions politiques, idéologiques et sociales du conflit et en lâchant l'expression de «guerre civile», Claudio Pavone a brisé un tabou. S'il expose sa thèse avec d'infinies précautions, celle-ci n'en ébranle pas moins les fondements historiques et mémoriels de la République italienne. D'autant que le parcours de l'historien a donné un retentissement sans précédent à ses idées.

Né en 1920, Claudio Pavone a participé activement à la Résistance, d'abord dans les rangs socialistes à Rome où il est arrêté fin 1943. Incarcéré dans la prison de Castelfranco, il en sort en août 1944 et reprend la lutte à Milan jusqu'à la fin de la guerre. Il a par la suite travaillé à l'Archivio centrale dello Stato, où il a pu consulter une documentation de première main sur l'histoire du fascisme et de la Résistance, avant de devenir profes-

seur à l'université de Pise. Claudio Pavone conjugue donc une expérience vécue de son sujet d'étude, des convictions bien ancrées à gauche et une compétence scientifique incontestable.

Cependant, certains reprochent à ses thèses de s'apparenter au discours révisionniste du Mouvement social italien (MSI). Ce parti néofasciste avait en effet tenté, dès sa fondation en 1946, de répandre une légende noire de la Résistance et de réhabiliter la mémoire de Salo, présentant la période 1943-1945 comme une guerre fratricide à l'issue de laquelle les fascistes auraient subi la loi des vainqueurs. Au début des années 1990, le bouleversement de la scène politique a rendu encore plus aisée l'instrumentalisation des travaux de Claudio Pavone. La fin du bloc socialiste puis de l'URSS a affaibli la culture communiste italienne, gardienne du temple de la mémoire résistante. En 1991, le PCI a changé de dénomination pour celle de Parti démocratique de la gauche (PDS), et pris une orientation sociale-démocrate en rupture avec son passé.

Surtout, l'opération «*mani pulite*», menée à partir de 1992 par les magistrats milanais, et qui a révélé un vaste réseau de corruption remontant jusqu'à la tête de DC et du PSI, a entraîné la quasi-disparition des partis socialiste et démocrate-chrétien, dépositaires eux aussi de l'héritage moral et politique de la Résistance. Ce vide laissé à droite ouvrait la voie à l'apparition de nouvelles forces politiques, comme Forza Italia, créée par le puissant homme d'affaires Silvio Berlusconi, ou Alleanza Nazionale, recyclage du MSI en parti de droite plus présentable, réalisé par Gianfranco Fini. En même temps, la mémoire de la guerre devint une arme politique pour tenter de discréditer les partis de gauche, en premier lieu le PDS. Depuis le premier gouvernement Berlusconi en 1994, des députés de droite proposent régulièrement la suppression de la fête du 25 avril. Le président du Conseil Silvio Berlusconi s'est lui-même refusé en 2004 à participer aux cérémonies officielles commémorant la libération du pays.

Surtout, le contrôle par la droite d'une grande partie des médias italiens permet la déformation à grande échelle du thème de la guerre civile. Émissions de télévision et livres mettent maintenant sur le même plan partisans et «*ragazzi di Salò*» les jeunes gens de l'armée de Salo, et insistent plus sur les crimes perpétrés par des bandes «communistes» à l'issue du conflit que sur les massacres de villages entiers par les troupes allemandes, sur les tortures infligées par les sicaires de la République sociale aux hommes et aux femmes de la Résistance, ou sur la déportation des Juifs italiens vers les camps de la mort.

Tout le monde reconnaît aujourd'hui que de terribles affrontements entre Italiens ont ponctué la libération de leur pays. Cependant, pour voir clair et revenir aux sources d'un débat passionné, il faut lire en français le livre de Claudio Pavone.

Du côté des résistants italiens²

par Laurent Douzou

Tenu pour un ouvrage majeur par les spécialistes de la période, couronné par le prix Philippe-Viannay – Défense de la France, *Une guerre civile*, publié en Italie en 1991, n'est pas une énième histoire de la Résistance italienne mais bien une analyse interprétative qui suppose connue la trame événementielle. La préface de Bernard Droz retrace utilement pour le lecteur français les grandes lignes de la période convulsive allant du 25 juillet 1943 (date de la destitution de Mussolini) au 25 avril 1945.

Claudio Pavone s'appuie en effet sur une connaissance intime de la période et du sujet. Né en 1920, il a participé à la Résistance et il lui arrive de se référer à son souvenir personnel. Mais l'historien de l'université de Pise a aussi lu tout ce qui s'est écrit et a compulsé quantité de témoignages. Il en résulte que sa réflexion intègre les positions des appareils dirigeants des protagonistes de la guerre civile comme le vécu émotionnel des militants, la Résistance vue d'en bas trouvant place dans sa démarche. Le choix de la Résistance est d'abord un acte de désobéissance qui s'opère dans la solitude, dans une «*tonifiante découverte de soi et des autres*». Il intervient sur fond d'une victoire assurée: alors que, dans les autres pays, le résistant de la première heure avait pris des risques aussi bien sur l'issue que sur la durée, en Italie le pari ne porta que sur la durée. Les résistants n'en jouèrent pas moins leurs vies.

Quel fut donc le plus petit dénominateur commun des forces disparates composant la résistance italienne? Pavone estime que la Résistance a d'abord pu surmonter ses divisions en faisant fond sur le patriotisme. Les positions adoptées à l'égard du peuple allemand, que l'on rencontrait aussi dans d'autres résistances européennes, sont à mesurer à l'aune de la répression exercée par les occupants et de la haine qu'ils susciterent.

La deuxième spécificité de la lutte entre la Résistance et la République sociale italienne est d'avoir été une guerre civile. Le terme a longtemps été récusé par les antifascistes, qui craignaient qu'il ne fût prétexte à renvoyer les deux parties dos à dos. Jouait aussi l'idée que ceux qui se mettent au service d'un oppresseur étranger sont tenus pour coupables d'une trahison radicale, au point d'éteindre en eux jusqu'à leur appartenance au peuple. Les fascistes militants n'étaient qu'une maigre minorité, plus isolée que les résistants, dont le caractère également minoritaire n'était pas synonyme de marginalité. Entre les deux camps se soldaient de très vieux arriérés. C'est probablement pendant la guerre civile que le mot «fasciste» se chargea d'une signification allant au-delà de l'expérience historique du fascisme,

2. In "Le Monde", 13 gennaio 2005.

en arrivant à définir un type humain connoté négativement dans tous ses aspects, publics et privés. Les écrits résistants les plus spontanés attestent que la haine des fascistes l'emportait sur celle des Allemands, sauf chez les communistes, plus directement impliqués dans la logique de la coalition entre grandes puissances.

Le troisième trait qui définit la Résistance est son caractère de guerre de classe. On peut repérer des motivations de classe dans le comportement de nombreux résistants, surtout d'origine ouvrière ou paysanne, qui cohabitent avec celles d'ordre patriotique ou antifasciste au sens strictement politique.

Et l'on retrouve ici, en un sens, la notion de guerre civile. Mais affirmer la dimension de guerre civile de la Résistance ne signifie pas que celle-ci ait été vécue exclusivement sous cet angle. Pour Pavone, il s'agit de comprendre comment les trois éléments du combat – patriotique, civil, de classe –, analytiquement distincts, ont souvent coexisté dans une même conscience, individuelle ou collective. Nourries de réflexions et de notations suggestives, les analyses de l'auteur font souvent mouche. Par exemple à propos de la violence, dont il rappelle qu'elle était partie intégrante de la culture fasciste au point d'exagérer le nombre de morts tués dans son propre camp. Les fascistes chantaient: «*Nous, la mort ne nous fait pas peur / On s'y fiance et on lui fait l'amour*». Chez les résistants, la possibilité de se faire tuer était comme un gage donné à sa propre conscience, en contrepartie du droit de tuer que l'on s'était arrogé; dans les bulletins partisans, si l'on exagérait souvent le nombre des ennemis abattus, ce n'était jamais le cas pour son propre camp.

C'est assez dire que l'accusation qui fut portée contre Pavone de réhabiliter insidieusement la République sociale italienne, par le fait même de scruter les attitudes et valeurs en vigueur dans les deux camps, était infondée. Tant il est vrai que cet essai sur l'éthique de la Résistance italienne réussit, grâce à une approche anthropologique fine, à mieux nous faire comprendre ce qui s'est joué là.

Claudio Pavone, *Una guerra civile.*
***Saggio storico sulla moralità nella resistenza*³**
par Maya Rosengerger

1. Dans les analyses de la Seconde Guerre mondiale, il n'est pas évident que les Résistances prennent la forme d'une guerre civile, ou que cette forme leur soit reconnue. En ce qui concerne l'Italie, Claudio Pavone

³. In "Clio. Femmes, Genre, Histoire", 5, 1997.

lie indissolublement, et ce dès le titre même de son ouvrage, Résistance et guerre civile. Si l'accent porte ainsi sur la lutte interne, fratricide, plutôt que sur la guerre de libération, c'est qu'ennemi, l'étranger ne l'est devenu que tardivement, à l'issue du renversement du régime fasciste. L'expression «nazifascismo», si elle exprime la collusion entre ennemi national et étranger, ne suffit pas à rendre compte de l'importance de la lutte interne menée par la Résistance, c'est-à-dire essentiellement contre le fascisme déchu et remis sur pieds, contre une Italie qui dressait contre elle une partie de son peuple. Dans l'analyse de Pavone, ce qui déclenche cette guerre civile, c'est, comme le laisse entendre l'origine du mot même, la réaction des citoyens contre un régime totalitaire soutenu par l'Allemagne et la conquête, par les armes, d'une nouvelle identité d'Italiens.

2. *Una guerra civile* présente une lecture nouvelle de la Résistance italienne, étudiée par Claudio Pavone sous l'angle particulier de la «moralité» à savoir des rapports particuliers qu'ont entretenus les Italiens avec leurs idéaux et leurs engagements, leur État et leurs institutions mis en crise par le renversement du régime fasciste le 25 juillet 1943, et les prises de position qui en ont, ou pas, découlé. La constitution du gouvernement du Sud, chapeauté par le roi et le maréchal Badoglio, la reconstitution d'un gouvernement fasciste sous tutelle allemande, la signature de l'armistice avec les Alliés furent en effet autant d'événements qui remirent de façon urgente et dramatique les citoyens face à eux-mêmes et face à leurs choix, dans le vide laissé par la tourmente.

3. Claudio Pavone délaisse alors les interprétations globales pour s'attacher à examiner les réactions et les comportements individuels, en fonction de l'appartenance aux différents groupes sociaux, confessions religieuses ou partis politiques; s'appuyant sur des témoignages recueillis par des enquêtes ou à partir de sources littéraires, il cherche à en cueillir la diversité, et à infléchir et affiner les grandes tendances jusqu'alors considérées comme déterminantes et définitives.

4. À partir de ces éléments, il met en place une analyse détaillée de la guerre civile, qui prend selon lui trois aspects essentiels répondant tant à la pluralité des motivations et des aspirations qu'à la complexité de la situation que durent affronter les Italiens. La guerre s'articule ainsi autour des axes que sont la guerre patriotique, la guerre civile proprement dite, mais redéfinie, car inscrite dans un contexte détaillé et reliée à ses tenants et aboutissants, et la guerre de classe. Cette décomposition du mouvement de la Résistance ne vise pas seulement à en enrichir la perception en la sortant de la traditionnelle dichotomie opposant un bloc idéologique à l'autre, mais également à prendre en compte, outre les diverses fonctions attribuées par les instances dirigeantes à la lutte armée à plus ou moins

long terme, les dissensions internes à la Résistance même et les problèmes de légitimation et de redéfinition permanentes de son action.

5. La réflexion de Claudio Pavone s'amorce avec l'annonce du renversement du régime de Mussolini et la prise de pouvoir par celui qui fut l'un des héros du fascisme conquérant, événement qu'il considère comme exemplaire, tant par l'énormité du fait en lui-même que par la complexité des enjeux qui en découlent. Il a en effet été perçu par la majorité du peuple italien comme l'annonce de la fin de la guerre, vécue comme la guerre fasciste, résultant d'un engagement pris auprès du Reich par le régime déchu. Mais, plus significative encore que cette désaffection déjà ancienne pour la guerre, se déploie, bien plus problématique, celle qui détache les Italiens de l'État et du pouvoir, et de leurs instruments et représentations. Le laps de temps qui s'écoula entre le 25 juillet et le 8 septembre 1943 fut une période d'attentisme où les Italiens tentèrent de recomposer les éléments épars de ce qui faisait la légitimité du pouvoir et de se résituer dans ce contexte dévasté. Ce bouleversement a en effet remis en question tous les fondements de l'identité nationale, que l'on chercha à recomposer en essayant de trouver une continuité ou au contraire une rupture salvatrice dans la figure du roi, dans l'armée, dans le régime fasciste remis en selle ou dans l'opposition antifasciste encore hésitante sur la route à suivre.

6. Privés de leurs habituels référents dans cette béance institutionnelle, les Italiens furent mis en demeure de faire un choix, qui fut paradoxalement facilité par le choc du 8 septembre; la situation se trouvant soudainement et tragiquement clarifiée par la signature de l'armistice et l'inversion de l'ennemi. Ce renversement fut toutefois loin d'être perçu de façon globale et univoque; ce qui tenait lieu de représentation nationale, le gouvernement du Sud, renouait par ce geste avec la tradition de la volte-face, faisant peser sur les Italiens le poids d'un sentiment de trahison qui vint s'ajouter à la difficile identification de l'entité à ne pas trahir.

7. La Résistance, loin d'être la cristallisation d'un sentiment d'unité nationale trouvant dans le recours à la lutte armée un aboutissement naturel des bouleversements vécus, fut donc la résultante d'un des choix fondé, d'après l'étude de Pavone, sur une multitude de sentiments aux infinies nuances: d'un engagement antifasciste déjà ancien à la renaissance d'un sentiment patriotique enfin dégagé de son sens fasciste, en passant par le besoin d'inscrire son action dans une structure qui ne fut pas liée aux cadres étatiques désorientés et inadaptés et qui reconnut le sentiment de liberté individuelle par rapport au pouvoir, qui marqua également cette période.

8. La Résistance eut donc sans aucun doute, si l'on suit Claudio Pavone, ce rôle de substitution au vide institutionnel; mais elle eut à affronter constamment un problème de légitimité de sa propre constitution, de

ses structures et de ses méthodes, ainsi que de ses perspectives, au-delà de l'anéantissement du «nazifascismo», et d'affirmation de sa spécificité, comme contrepoint aux institutions écroulées. En étudiant méthodiquement les prises de position de chacun des partis, et, plus largement, des forces composant la Résistance, Claudio Pavone met en évidence le cadre éthique et moral que la lutte armée chercha à investir. Mouvement de révolte et de soulèvement populaire, elle dut se doter de structures et de perspectives aptes à prendre en compte les différents aspects que revêtissait cette lutte multiforme, mais aussi à les contrôler et à les diriger afin que de cette lutte et de cette diversité sorte la société d'après-guerre.

9. Claudio Pavone, dans son ouvrage riche et détaillé, particulièrement attentif à cueillir les moindres nuances des diversités qui composèrent la Résistance, parvient donc à mettre en évidence la dimension éthique de la lutte, c'est-à-dire, en dernière instance, à prendre en considération et à mettre en question, au-delà des caractères particuliers de la période, le problème même de tout engagement politique, considéré avant tout comme moralité.

Claudio Pavone, *Une guerre civile. Essai historique sur l'éthique de la Résistance italienne*, traduit de l'italien par Jérôme Grossman, Seuil, Paris, «L'Univers historique», 2005, 1^{re} éd. 1991, 988 p.⁴
par Frédéric Attal

L'ouvrage de Pavone, ancien partisan et historien né en 1920, est le travail le plus accompli jamais écrit sur la Résistance italienne. Cela tient d'abord à la masse impressionnante de sources brassées par l'auteur: documents officiels, correspondances, mémoires de groupes et d'individus de toutes les régions italiennes croisés avec des sources orales et des ouvrages rédigés après 1945. Pavone saisit jusqu'au moindre détail les hésitations, les sensibilités et les choix des acteurs à différents moments de leur engagement. Le mot d'éthique, seule traduction possible, ne rend qu'imparfaitement compte de la signification que Pavone a voulu donner à la *moralità*: non pas «morale», terme qui «risquait de glisser vers la rhétorique de la Résistance». Non pas «mentalité», terme trop controversé: «“Moralité” est un mot particulièrement apte à rendre compte du territoire où se rencontrent et s'affrontent politique et morale» (p. 18). L'essai de Pavone est bien la rencontre entre des trajectoires et des choix individuels, et une rupture dans l'histoire italienne qui rendait plus dramatiques et douloureux ces mêmes choix. La complexité de cette histoire fait presque regretter un appareil critique rédu-

4. In “Vingtième Siècle. Revue d'histoire”, 3, 2006, 91.

it. Mais pouvait-il en être autrement dans un volume de près d'un millier de pages? Malgré l'utile avant-propos de Bernard Droz, le lecteur français qui ne serait pas familier des luttes politiques italiennes éprouvera parfois quelques difficultés à se repérer dans l'abondance des noms propres.

Le choix de l'expression «guerre civile» n'alla pas sans soulever des débats. Elle hérissait les anciens partisans, parce qu'elle supposait selon eux une équivalence entre les combattants de la Résistance, et les soldats et miliciens de la République sociale italienne inféodée aux nazis. Or Pavone met également en scène le camp d'en face et s'intéresse aussi aux raisons qui animaient ces soldats perdus du fascisme. La clé de lecture originale tient en l'analyse d'un conflit qui se démultiplie. Trois guerres se juxtaposent en effet: la guerre civile, la guerre patriotique, la guerre de classe. L'importance du contexte est primordial: la débandade de l'armée italienne et le coup de tonnerre du 8 septembre (l'armistice et l'effondrement de l'État italien).

Face à la faillite collective, à l'absence de repères politiques, sociaux ou éthiques clairement définis, l'individu se retrouve seul face à ses responsabilités. Rébellion contre les abus présents et passés, volonté d'autodéfense, de venger un proche, goût de l'aventure et du risque, tradition familiale, amour de la patrie, haine de classe, antifascisme, tel est l'écheveau complexe des motivations. Le choix de se rallier à la République de Salò trahit une «peur de perdre l'identité à laquelle [les fascistes] s'étaient habitués» ou à la «volonté de retrouver» cette identité. Certains de la victoire, les partisans ne savaient cependant pas ce qui les attendait, mais entrer dans la Résistance signifiait «souffrir enfin comme les autres».

La guerre patriotique naît d'une réaction face au mépris exprimé chez les Alliés à l'égard d'une Italie en décomposition. Qu'il s'agisse de mérirer le rang de cobelligérant ou de venger l'honneur bafoué par le 8 septembre, il fallait dans les deux cas prouver le courage et la bravoure des Italiens. L'idée de participer à un second Risorgimento renforce en outre la détermination des combattants. Il y a en effet un aspect quasi religieux dans la conception de la guerre menée, une guerre qui dépasse les frontières italiennes, menée à l'échelle européenne contre un ancien monde failly dont le fascisme aurait été l'excroissance monstrueuse. C'est cependant chez les combattants de la République sociale italienne que l'idée de guerre civile est le mieux acceptée. Les appels à la vengeance et les réflexions sur des Italiens indignes du fascisme comptent autant que la volonté de continuer la guerre. Enfin, ce ne sont pas les militants communistes, attachés à l'unité d'action, qui prônent la guerre de classes mais les maximalistes du parti socialiste. Leur ligne classiste épouse bien souvent les frustrations accumulées par les ouvriers pour lesquels les luttes économiques sont indissociables des luttes politiques.

Ce chapitre avait soulevé la réprobation de l'historien Renzo De Felice qui estimait que Pavone valorisait le mythe de Staline et celui de la révolution sociale. Au moment de sa parution en Italie en 1991, l'ouvrage a été l'objet de nombreuses et violentes critiques. De Felice accusait par exemple Pavone de refuser de voir que les Italiens objets de son étude n'étaient qu'une faction très minoritaire par rapport à la grande masse indécise et passive. Cette accusation peut surprendre. Pavone a voulu centrer son étude sur la Résistance avec les fascistes en contre-point, non sur les Italiens en général. L'historien n'a pas prétendu que cette Résistance expliquait à elle seule les événements politiques de l'après-guerre. Pour comprendre l'enjeu des polémiques italiennes, il faut avoir à l'esprit le contexte politique du début des années 1990: la délégitimation non seulement de l'ancien parti communiste italien mais encore de la «Première» République accusée d'être l'émanation de la Résistance et de refuser pour cette raison l'évolution nécessaire vers une République de type présidentiel. Ces idées présentées alors par le dirigeant socialiste Craxi annoncent les thèmes en vogue dans le camp de Berlusconi: l'Italie ne doit désormais plus se fonder sur l'antifascisme mais sur l'affirmation de valeurs occidentales qui participent au creuset d'une nouvelle identité nationale fasciste et décomplexée. Le livre de Pavone gênait manifestement cette réécriture de l'Histoire.